



La notion du cadrage au cinéma est largement développée dans le film. La réalisatrice arrive à isoler Anna dans son monde alors qu'elle passe dans la rue, puis à y introduire le garçon. C'est l'occasion de poser aux enfants les questions sur ce qu'ils imaginent pouvoir se passer sur un tournage, hors du champ de la caméra. Inviter un technicien à en discuter avec eux.



Inviter les enfants à raconter un rituel à eux ou à des gens qu'ils connaissent. Celui de la promenade du chien est souvent cité parce qu'on se demande toujours qui, du chien ou du propriétaire, en a le plus besoin. On évoque souvent les personnes âgées chez qui le moindre grain de sable dans le rituel peut devenir très perturbant.



À partir d'un même objet (une lampe, une poterie, une assiette, une télévision...), inviter les enfants à le dessiner sous quatre angles différents. Dessous, dessus, de côté et de face. À la fin choisir la forme qui le représente le mieux ou le moins, et échanger avec les autres élèves pour savoir s'ils identifient l'objet en question. Une façon simple d'aborder avec eux la notion de point de vue.



Rédaction : Christian Campion  
Les cahiers pédagogiques ainsi que de la documentation sur les films sont téléchargeables dans la rubrique Jeune Public du site internet.

-  
Anne Flageul / Violaine Guilloux  
Association Côte Ouest  
1 rue Boussingault - BP 31247 - Brest Cedex 1  
02 98 44 03 94 - anne.flageul@filmcourt.fr



- DES CONTES ET DES COULEURS -  
dès 8 ans

## ANNA LOVENSTEIN Pauline Bureau



9' / 2009 / France / fiction

Une petite fille de 8 ans. Une série de rituels. Un monde à part. Un garçon la regarde.

D'une histoire somme toute banale, les rituels d'une petite fille aux derniers instants de son coucher et sur le chemin de l'école, Pauline Bureau réussit un modèle de court métrage. Cela concerne aussi bien la maîtrise de sa durée que la mise en scène du propos qu'elle a choisi de développer. Son scénario s'attache à Anna, petite fille un peu fermée au monde, qui accepte l'amitié d'un garçon attiré par elle et qui choisit de frapper à la porte de cet univers. Parallèlement, le film est aussi **une allégorie sur un enfant qui accepte de grandir.**



Pour arriver à ses fins, Pauline Bureau puise simplement et avec habileté, dans la boîte à outils de la grammaire cinématographique. Cela lui permet de ne pas tomber - parce que la répétition est au cœur de sa démonstration narrative - dans l'ennui que l'utilisation des mêmes scènes pourrait faire naître chez son spectateur. Dès l'introduction, la réalisatrice affirme son parti pris. Par trois fois, elle montre la petite Anna procédant au coucher de ses poupées Zozote, Capucine, Tourbillon et Diabolo. Le rituel associe mots et gestes, et **la réalisatrice joue déjà du gros plan et du plan plus large, de la rapidité de son montage ou de quelques différences dans le rituel pour bien nous montrer que cela se répète tous les soirs avec ses nuances.**



Au sortir de l'immeuble où elle habite et sur le chemin de l'école - en train de jouer à une marelle géante, à un saute-mouton sur passage piétons ou à un saut à la corde imaginaire - **Anna confirme qu'elle vit dans son monde à elle.** La rue est vide comme la boutique de

brocanteur où l'on ne comprend pas, cette première fois, à quel exercice elle se livre. Une fois devant l'école, la caméra la suit à distance dans un travelling avant. Dans la séquence qui suit on retrouve la petite fille au sortir de l'immeuble. Les plans sont plus courts - nous sommes en terrain connu -, mais la réalisatrice introduit un nouvel élément, le compte du temps qu'Anna exécute devant l'horloge du magasin de brocante. Pauline Bureau prend même le risque d'associer en un raccord la même scène sous deux angles différents. Une fois encore, cela fonctionne et l'idée qu'Anna a construit son rituel depuis longtemps s'affirme. L'étape suivante est encore plus elliptique avec une série de plans fixes de lieux déjà identifiés et montés en une

dizaine de secondes. Nous arrivons à un climax (1) : il va se passer une rupture que le plan suivant confirme. On pénètre dans la classe où la petite fille écrit et, par un léger travelling latéral on découvre qu'un garçon l'observe. La séquence suivante, à la sortie des cours, garde cette logique. On retrouve la caméra face au portail - référence à la scène de l'arrivée à l'école - qui exécute un travelling arrière et fait entrer dans le champ, à gauche, le garçon toujours aussi intrigué.

**La subtilité de Pauline Bureau est d'avoir jusqu'alors gardé le secret sur le retour d'Anna.** En fait, elle exécute les mêmes rituels et le garçon, qui la suit toujours hors champ, n'y comprend pas grand chose. On imagine bien qu'il est resté longtemps devant chez elle à réfléchir sur cette énigme - ce que nous indique le raccord jour-nuit où on le voit marcher sur le pavé - mais le lendemain, il est fidèle au poste. Anna, elle, n'a pas été troublée ce que confirme le rituel du coucher, désormais tronqué car le spectateur le connaît bien.



La scène suivante, quand la réalisatrice choisit de faire un gros plan du garçon juste avant qu'Anna ne sorte de l'immeuble est bien construite. **En se rapprochant enfin du garçon, la caméra traduit l'intensité de son intérêt et il devient logique qu'Anna le sente aussi.** Les regards se croisent, le parcours devient commun, les jeux partagés. Une nouvelle fois, Pauline Bureau utilise le cinéma pour montrer l'évolution du rapport entre ses protagonistes. Ils sont encore timides lorsqu'ils avancent face à la caméra, mais celle-ci descend vérifier que leurs pieds tendent à s'accorder. Dans le plan suivant, les enfants sont passés devant elle, imperceptiblement plus proches. Il ne reste qu'à capter le moment où les mains se joignent puis revenir face à eux pour montrer que la complicité gagne leurs visages. Un dernier obstacle fait mine de venir rappeler les rituels récents, mais d'un petit pas, Anna souriante montre qu'elle a franchi une étape dans son existence.

(1) Le point culminant dans la progression d'un scénario.

